Ennio Floris

Le centurion

(Matthieu 8:5-13)

15- La gnoséologie du récit

ette analyse du récit nous a permis de comprendre qu'il est le terme d'un processus de reprise, d'interprétation et de reconstitution de textes à propos de Jésus. Nous avons pu dégager trois textes : le premier a été transmis par la tradition populaire ; le second fut une polémique sur le premier ; le troisième, une interprétation christologique du fait originel. Il est étonnant de découvrir en chacun la même intrigue et les mêmes personnages que dans le texte d'origine. En effet, dans celui-ci, Jésus et le centurion ne sont que des hommes qui s'entretiennent, lors d'une rencontre occasionnelle, sur le problème de la guérison et le centurion s'adresse à Jésus comme à une personne divine, en qui il se reconnaît.

Nous nous trouvons au-delà des principes logiques de la connaissance. Plutôt que d'exposer le fait tel qu'il s'était effectivement passé, le récit le décrit selon un mode au-delà des données de l'expérience, à un niveau métaphysique et a-historique. Dès lors, nous en concluons que le récit, au cours du processus d'interprétation, s'est aliéné de son objet. Comment et quand cette aliénation a-t-elle été possible au cours du processus d'interprétation et de restructuration des textes ; enfin quel système de connaissance a-t-il été mis en œuvre pour y parvenir ?

Le récit et la gnoséologie des évangiles

l est logique de penser que ce récit de Matthieu s'inscrit dans le genre littéraire des *Évangiles* et en épouse l'articulation. Rappelons-nous que, selon l'affirmation de Jean, les *Évangiles* sont des catéchèses enseignant que Jésus est le Christ. Pour que le lecteur comprenne cette affirmation, étrange et complexe pour tout profane, quelques lignes d'explication d'ordre culturel sont nécessaires, la compréhension de cette étude l'exige.

Les prophètes évoquent toujours les promesses faites par Dieu à Abraham, au nom desquelles le peuple issu de lui conduira les nations du monde à reconnaître la souveraineté de Dieu (Gn 17:4-9). La réalité de l'histoire induira à douter de l'accomplissement de ces promesses, car le peuple, et de Samarie et de Jérusalem, ne demeurera pas longtemps une nation libre et souveraine mais deviendra l'esclave des empires babylonien et assyrien.

Mais un prophète de l'exil (qu'on appelle le Deuxième Isaïe, parce que son message est inclus parmi les oracles de ce prophète) en révéla le mystère dans ses chants sur le « serviteur de Yahvé ». En distinguant dans le peuple « le serviteur de Dieu » et ses individualités, comme un père et ses fils, il fit de celles-ci les responsables, par leurs péchés, de leur situation de servitude. Mais, dans l'exil, la souffrance du serviteur (le peuple), son humiliation, ses blessures et sa mort, furent offerts à Dieu en sacrifice expiatoire des péchés de ses fils. Le serviteur de Yahvé sera cependant rétabli, il ressuscitera pour siéger parmi les grandes nations du monde et accomplir sa mission (Is 42:1-4 ; 49:2-6 ; 50:4-9 ; 53).

La réalité historique fut plus dure que ce que le prophète avait pensé. Ayant retrouvé la liberté grâce à Cyrus, le peuple fut à nouveau assujetti par les Grecs et les Romains. Le Serviteur de Yahvé pouvait-il encore espérer ressusciter pour siéger parmi les grandes nations du monde ?

Ce fut, à mon sens, cette question, qui provoqua de nouvelles interprétations de la divination. Si les dirigeants du peuple restèrent fidèles à la glose traditionnelle, des sectes apparurent pour proclamer que le prophète, par l'expression « serviteur de Yahvé », ne signifiait pas le peuple mais une individualité qui, dans le monde, personnaliserait le peuple afin de racheter ses fils de leurs péchés par le sacrifice de sa mort, et accomplir ainsi les promesses. Cet homme serait « l'Oint » des oints de Dieu, le Christ, le véritable Fils de Dieu. Au sein de ces sectes, la venue du Christ était attendue et, pour être prêts à le reconnaître lors de sa venue, on scrutait les Écritures pour mieux cerner son image.

L'une de ces sectes, celle des disciples de Jésus de Nazareth, reconnut ainsi la venue du Christ dans la personne de son maître. Convaincus par l'influence que Jésus avait eue dans leur existence, ses disciples en recherchèrent, dans sa personne et

dans sa vie, les signes, qu'ils découvrirent selon le principe de l'analogie, à travers des codes de similitude entre sa personne et le Christ des Écritures. Ils parvinrent ainsi à mettre en évidence ces analogies pour en conclure qu'il était vraiment le Christ. Identifiant ainsi Jésus au Christ et celui-ci à Jésus, ils parvinrent à l'unité de cette personne : Jésus-Christ.

La nature du jugement : « Jésus est le Christ »

ais de quelle nature est ce jugement, et dans quelle catégorie de l'entendement pouvons-nous l'inscrire ? Il est logique d'affirmer que c'est un jugement de reconnaissance. Il arrive souvent que l'existence d'une personne qui excelle par intelligence ou vertu particulière, ne nous apparaisse pas au premier regard, mais que nous la reconnaissions telle qu'elle est le jour où nous découvrons en elle des signes qui répondent aux qualités qui la distinguaient des autres. Le jugement « Jésus est le Christ » se serait opéré de cette manière-là.

Les disciples de Jésus n'ignoraient pas que le Christ devait venir et qu'il se distinguerait par des

actes en accord avec sa mission de salut, mais ils étaient également convaincus que sa vie serait une énigme : sa personnalité humaine voilerait sa réalité christique. Ainsi, bien que connaissant Jésus par expérience personnelle, ils ne reconnurent pas en lui, de son vivant, le « Christ ». Ils ne le comprirent qu'après sa mort, grâce à des codes, à des signes distinctifs de l'image du Christ. La question « Jésus est-il le Christ ? » trouve ainsi sa réponse dans un jugement de reconnaissance, fondé sur le principe d'analogie.

Mais quelle valeur ce jugement revêt-il pour les croyants ? Si l'analogie joue un grand rôle dans le processus de la connaissance, elle n'a de valeur objective que dans le rapport de similitude, de formes, de représentations. C'est un moyen rhétorique et non logique, comme dans la métaphore, la parabole, ou l'art. Au niveau de son être, chaque individualité est ce que l'autre n'est pas. Or, pour les croyants, le jugement « Jésus est le Christ » n'est pas rhétorique mais logique, il a pour fin l'être et non sa représentation.

En nous invitant à croire que Jésus est le Christ, les évangélistes n'ont pas présenté une parabole

pour fournir un modèle moral de vie, mais une personne réelle, qui est homme et Dieu, né d'une femme et engendré de Dieu. Selon leur conviction de foi, leur jugement n'est pas rhétorique mais épistémologique, un acte d'entendement et non d'imagination, un acte de vérité et non de similitude.

Mais d'où viendrait cette vérité ? Non, certes, de l'analogie, puisqu'elle prend sens dans des rapports de similitude et non de réalité ; son rôle est plus linguistique qu'épistémologique. Aurait-elle sa source dans les principes rationnels ? Mais nous savons que le jugement « Jésus est le Christ » est une affirmation étrangère à ces principes. Elle revendiquerait plutôt son origine dans la révélation de Dieu, ce qui implique un ordre de vérité différent de celui de la raison qui est objectif, propre à l'objectivité de l'être, tandis que l'autre est « subjectif », sous l'arbitraire du Sujet transcendant qui est Dieu.

Cet ordre de vérité bouleverse celui de la raison par des affirmations incompatibles avec les principes rationnels. Selon l'ordre rationnel, tout phénomène suppose une loi qui justifie sa réalité ; dans l'ordre de la subjectivité, un phénomène relève de

l'arbitrage (voire de l'arbitraire) du Sujet divin. Si d'un côté un homme ne peut être qu'un homme, de l'autre un homme peut être aussi Dieu, un animal, ou un esprit. Là, un pain n'est que du pain, ici, du pain peut se transformer en chair du Fils de Dieu, par arbitrage transcendantal ! Le jugement « Jésus est le Christ » se réfère à deux ordres de vérité, à la fois en opposition et en corrélation.

À cause du principe qui a donné sens à son histoire, le Christianisme pose aujourd'hui à la conscience moderne le problème le plus bouleversant. « *Dieu a tellement aimé les hommes, qu'il a envoyé dans le monde son Fils, Jésus-Christ, pour les racheter de leurs péchés.* » Mais à quel prix ! En rendant les hommes responsables de la mort de son Fils, et en leur demandant le sacrifice de leur raison. Car il exige qu'elle soit amputée et soumise à un ordre de vérité qui l'ignore et qui se situe au-delà de ses principes d'évidence !

Mais l'homme d'aujourd'hui peut aussi se demander si l'événement qui a fondé le sens de sa vie tout au long de son histoire est véritablement le sommet de l'amour, ou celui de la justice la plus exigeante et la plus cruelle, car si elle acquitte l'homme de sa faute, elle le soumet à son pouvoir

comme un esclave, et lui retire l'autonomie de sa raison. Il est impossible d'accepter l'ordre de vérité qui fonde la foi, si on ne suppose pas que la raison n'est pas l'unique critère de vérité.

Mais laissons en suspens cette interrogation, qui n'intéresse pas directement notre recherche ! Retrouvons les auteurs des *Évangiles*, pour savoir comment ils ont raconté la vie de Jésus en croyant qu'il était le Christ.

Les évangélistes, narrateurs de Jésus-Christ

Les *Évangiles* n'ont pas pour objet Jésus, mais Jésus-Christ. C'est pourquoi les auteurs n'ont pas raconté les faits tels qu'ils ont eu lieu, mais selon le sens qu'ils leur donnaient en tant qu'actes du Christ. Pour la foi, l'union entre Jésus et le Christ ne s'opère ni par une fusion, ni par une juxtaposition, mais par une rencontre où l'humanité de Jésus est soumise à la personne divine, en sorte que les actions et les paroles de Jésus-Christ sont divines.

Ainsi la personne divine demeure cachée dans l'humanité et ne se laisse apercevoir qu'à travers

des signes. Dès lors, les écrivains évangéliques qui ont parlé de Jésus-Christ et non de Jésus, ont dû essentiellement interpréter les signes qui manifestaient la dimension divine des actions et des paroles de Jésus-Christ, et les exprimer dans cette dimension. Car, à partir de la perception de la connaissance de l'homme, on ne perçoit que l'homme, sa chair dérobant sa divinité. Jésus-Christ demeure dans une énigme. Le Christ ne peut se faire appréhender que si Dieu se révèle en lui, sous les analogies qui relient Jésus et le Christ des Écritures. En interprétant ce qu'ils percevaient des sources d'information en leur possession, les écrivains se firent catéchètes et non historiens.

N'oublions pas que les disciples ont été convaincus que Jésus était le Christ par l'autorité qu'il avait exercée sur eux, avant de rechercher les signes de sa divinité christique. Peut-être le fait qu'il ait été condamné à mort sans avoir commis de faute fut-il décisif, parce que cela leur rappelait le « serviteur de Yahvé ». On peut penser aussi à ses exploits : l'abolition du sacrifice des animaux, la libération de la femme du pouvoir de l'homme, le remplacement du sacrifice par l'amour fraternel.

Au regard de leur expérience, la vie de Jésus res-

semblait à celle de quiconque, mais les « signes » donnèrent une nouvelle signification à sa vie, lui accordant une toute autre valeur. Les faits quotidiens de sa vie, confrontés au modèle du Christ des Écritures et à leur imagination, prirent de nouveaux contours et créèrent une intrigue nouvelle. Ils devinrent une révélation du Christ dans la chair de Jésus. C'est alors que, sous le coup de leur extraordinaire répercussion sur leur existence, ils en cherchèrent les signes.

Du fait de cette méthode interprétative, la narration des *Évangiles* foisonne d'apories, des hiatus dont le sens ne s'ajuste pas au contexte mais refoule la signification première du document, parce que les écrivains n'ont pas rapporté la réalité des faits, qui ne sont pas niés mais masqués par la signification christique donnée par les signes.

L'interprète catéchète fait donc tout le contraire de l'historien. Luc n'a pas menti en disant que, dans leurs écrits, les auteurs se réfèrent à des témoins oculaires. Seulement, ceux-ci n'ont pas transmis ce qu'ils ont vu comme ils l'ont perçu, mais comme ils l'ont interprété, par un détour épistémologique. La raison permet d'atteindre l'être par la sensation, ici la perception conduit à une es-

sence qui n'est pas celle du perçu. Convaincus qu'on ne parvient pas à la connaissance de Jésus par la raison mais par la révélation, les auteurs ne se sont pas aperçus de ce détour qui nous a permis, par l'analyse, de revenir du texte au document refoulé.